

Le village

(Ivan Bounine)

II

Toute sa vie, Kouzma avait rêvé de s'instruire et d'écrire.

Les vers, bah ! Les vers, c'était juste pour s'amuser. Il avait envie de raconter comment il s'était perdu, dépeindre sans merci, comme on ne l'avait jamais fait auparavant, sa misère et le quotidien, effroyable dans sa banalité, qui l'avait mutilé, faisant de lui un *figuier stérile*¹.

En repensant à tel ou tel moment de sa vie, il se condamnait, ou s'acquittait.

Que dire, son histoire était celle de tous les autodidactes russes. Il était né dans un pays comptant plus de cent millions d'illettrés. Il avait grandi au Faubourg Noir, quartier où avaient encore lieu des pugilats allant jusqu'à la mort, au milieu de la plus grande sauvagerie et de la plus profonde ignorance. C'était un voisin, Bielkine, un artisan fabriquant des caoutchoucs, qui leur avait appris, à Tikhon et à lui, l'alphabet et les chiffres ; et encore, c'était seulement parce qu'il n'avait jamais de travail – des caoutchoucs au Faubourg Noir ! –, qu'il est toujours agréable de tirer quelqu'un par les cheveux et qu'on ne saurait rester éternellement assis sur le banc de terre², la ceinture dénouée, baissant la tête et exposant au soleil une chevelure hirsute, à cracher dans la poussière entre ses pieds nus. Dans la boutique de Matorine³, les deux frères perfectionnèrent leurs aptitudes à la lecture et à l'écriture, Kouzma se prit de passion pour les petits livres dont lui faisait cadeau un type du marché, vieil original et libre penseur, l'accordéoniste Balachkine. Mais comment lire dans une boutique ? Matorine lui criait souvent : « Je vais te tirer les oreilles, avec tes manuels, espèce de petit diable ! »

Kouzma se mit aussi à écrire : il entreprit un récit dans lequel un marchand qui, traversant par une effrayante nuit d'orage les bois du côté de Mourom⁴, s'arrêta

¹ Allusion à une parabole du Christ : Luc 13, 6-9.

² Entourant l'izba.

³ Voir la première partie, pages 9 et 44.

⁴ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Mourom>

quelque part pour la nuit, mais il était tombé chez des brigands qui l'égorgèrent⁵. Kouzma avec exposé avec chaleur ses prières et ses pensées juste avant de mourir, sa peine devant la vie injuste qu'il avait menée, vie « tranchée si tôt... » Mais les gens du marché, impitoyables, lui infligèrent une douche froide :

— Quel imbécile tu fais, pardon, Seigneur ! « Si tôt ! » Il était plus que temps, oui, pour ce diable bedonnant ! Et puis, comment sais-tu ce qu'il pensait ? On l'avait égorgé, non ?

Kouzma écrivit alors, à la manière de Koltsov⁶ la chanson d'un vieux preux léguant son fidèle cheval à son fils. « Il m'a porté dans ma jeunesse ! » s'écriait le preux dans la chanson.

— Ah bon ! lui dit-on. Ça lui faisait quel âge, à ton coursier ? Ah, Kouzma, Kouzma ! Tu ferais mieux d'écrire quelque chose de sensé — parle de la guerre, par exemple...

Et Kouzma, suivant le goût de ces gens, se mit à écrire au sujet de ce dont parlait tout le marché – la guerre russo-turque⁷, il raconta comment

En l'an soixante dix-sept
Le Turc eut l'idée de déclencher un conflit,
Sa horde⁸ il fit avancer,
Désireux de mettre la main sur la Russie

et comment cette horde

Coiffée de bonnets hideux
S'approchait furtivement du Tsar-Pouchka⁹...

Il souffrit beaucoup en comprenant par la suite combien ces vers recelaient de niaise ignorance, et à quel point cette langue de goujat, ce mépris russe pour les bonnets étrangers étaient nuls et sans valeur !

⁵ Le thème, en Russie, n'est pas d'une grande originalité : l'auteur s'amuse aux dépens de son personnage.

⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexe%C3%AF_Koltsov

⁷ Celle de 1877-878, déjà évoquée dans la première partie, page 36. Vronski, à la fin du roman de Tolstoï Anna Karénine, y va combattre...

⁸ Allusion aux Mongols, ou Tatars, de la Horde d'or, qui dominèrent longtemps la Russie médiévale. Le terme de Horde est d'ailleurs une erreur de traduction : il s'agit d'une tente de chef – cf le « Camp du drap d'or »...

⁹ Roi des canons : https://fr.wikipedia.org/wiki/Tsar_Pouchka

Ayant quitté la boutique de Matorine et vendu ce qui leur restait après la mort de leur mère, ils se mirent à trafiquer¹⁰. Il leur arrivait souvent de séjourner dans leur ville natale, et Kouzma retrouvait l'amitié de Balachkine et lisait avec avidité les livres que celui-ci lui donnait ou lui signalait. Cependant, tout en discutant avec Balachkine au sujet de Schiller, il avait en même temps une envie folle d'obtenir que l'autre lui prêtât son accordéon. Plein d'enthousiasme pour *Fumée*¹¹, il affirmait néanmoins que « même sans instruction, un homme intelligent possède des lumières ». Étant allé voir la tombe de Koltsov, il écrivit avec ravissement sur la pierre tombale cette inscription bourrée de fautes : « Souce monument repose le corps du bourgeois et poète de Voronej aleceï vassiliévitch Kaltsov, récompensé par la bontai de la monarchi, *éclairé sansiance par la nature...* »

Géant vieux et maigre, gardant été comme hiver son grand caftan devenu verdâtre et sa chaude casquette, le visage large et rasé, la bouche en biais, Balachkine avait souvent un air effrayant, avec ses discours remplis de méchanceté, tenus d'une profonde et vieille voix de basse, avec ses poils raides et argentés sur ses joues grisâtres, et son œil gauche, vert et exorbité, louchant du côté où sa bouche se tordait déjà. Et quels ne furent pas ses hurlements, un jour qu'il avait entendu les propos de Kouzma sur « les lumières sans la science », quels éclairs ne jetèrent pas cet œil, tandis qu'il rejetait la cigarette qu'il avait commencé à remplir de *makhorka* au-dessus d'une vieille boîte à anchois !

— Mâchoire d'âne ! En voilà des balivernes ! Comprends-tu ce que signifie chez nous cet « esprit éclairé sans la science » ?

Reprenant sa cigarette, il se mit à fulminer sourdement :

— Dieu miséricordieux ! On a tué Pouchkine, on a tué Lermontov, on a noyé Pissarev, on a pendu Ryleïev¹²... On a traîné Dostoïevski au peloton d'exécution, on a rendu Gogol fou¹³... Et Chevtchenko¹⁴ ? Et Polejaïev¹⁵ ? Tu me diras que c'est la faute du gouvernement ? Tel maître, tel serviteur ! Oh, où trouver sur terre un tel pays, un tel peuple, qu'il soit trois fois maudit !

Tirillant anxieusement les boutons de sa longue redingote, qu'il boutonnait et déboutonnait, tantôt renfrogné, tantôt souriant malicieusement, troublé, Kouzma lui répondit :

¹⁰ Le texte revient ici sur le début du récit. Voir la première partie, pages 1 et 2.

¹¹ Roman de Tourguéniev.

¹² Les duels des deux premiers étaient suspects. Sur Pissarev : https://fr.wikipedia.org/wiki/Dmitri_Pissarev. Le poète Ryleïev est l'un des décembristes pendus quelques mois après l'échec de l'insurrection.

¹³ Plus discutable : il s'est très bien rendu fou lui-même.

¹⁴ Peintre et poète ukrainien qu'appréciait Bounine, Taras Chevtchenko eut maille à partir avec le despote Nicolas I^{er} : https://fr.wikipedia.org/wiki/Taras_Chevtchenko

¹⁵ Alexandre Ivanovitch Polejaïev (1804-1838), poète, emprisonné et maltraité pour désertion, ce qui aggrava sa tuberculose.

— Un tel peuple ! le plus grand peuple qui soit, et non pas « un tel peuple », si vous me permettez cette remarque.

— Je t’interdis de décerner des prix ! cria derechef Balachkine.

— Si monsieur, je le ferai ! Ces écrivains sont tout de même les enfants de ce peuple-là. Platon Karataïev¹⁶ est reconnu comme le type même de ce peuple !

— Et pourquoi pas Lérotchka ou Loukachka¹⁷ ? Mon ami, si je m’en prends à la littérature, je trouverai des bottes pour tous les dieux ! Pourquoi Karataïev et non Razouvaïev et Koloupaïev¹⁸, pourquoi pas un exploiteur, une araignée suçant son village, ou un pope concussionnaire, ou un clerc vénal, quelque Saltytchikha¹⁹, ou bien Karamazov, Oblomov, Khlestakov et Nozdriov²⁰, ou bien encore, pour ne pas aller bien loin, ton vaurien de frère ?

— Platon Karataïev...

— Les poux ont mangé ton Karataïev ! Je ne vois aucun idéal dans ce type !

— Et les martyrs russes, les saints, les fols-en-Christ, les dissidents ?

— Com-ment ? Et le Colisée, les croisades, les guerres de *lérigion*, les innombrables sectes ? Luther, pour finir ? Non, tu plaisantes ! Ce n’est pas à moi que tu casseras les dents !

Oui, une seule chose était nécessaire : étudier. Mais où et quand ?

Cinq années entières se passèrent à jouer les mercantis – et ce pendant les meilleures années de la vie ! Même se retrouver à la ville était un grand bonheur. Se reposer, revoir des connaissances, sentir l’odeur des fournis et celle des toitures en fer, retrouver la chaussée de la rue du Commerce, le thé, les petits pains et la *Marche persane*²¹ au cabaret « Kars »... Le sol des boutiques arrosé à coups de théières, le chant d’une caille réputée, à la porte de Roudakov, l’odeur de la halle aux poissons, du fenouil, de la *makhorka*²² du Don... Le bon et effrayant

¹⁶ Pour mémoire : c’est le moujik que Tolstoï met en scène après l’arrestation de Pierre Bezoukhov.

¹⁷ Personnages du roman *Les Cosaques*, du même Tolstoï.

¹⁸ Personnages de Saltykov-Chtchedrine

¹⁹ Tueuse en série du dix-huitième siècle : https://fr.wikipedia.org/wiki/Daria_Nikola%C3%AFevna_Saltykova

²⁰ Les deux derniers sont des personnages du roman *Les âmes mortes*. Oblomov est le héros éponyme de celui d’Ivan Gontcharov, quant aux Karamazov...

²¹ Johann Strauss. Donnée ici sur un orgue de Barbarie, sas doute...

²² Rappel : c’est du gros tabac...

sourire qu'affichait Balachkine en voyant Kouzma s'approcher... Ensuite, c'étaient le tonnerre de sa voix et ses malédictions à l'adresse des slavophiles²³, le nom de Biéliniski²⁴, les gros mots, les citations lancées en désordre, les noms jetés les uns contre les autres, pêle-mêle et avec une passion incohérente... Et, pour finir, les conclusions les plus désespérantes : « À présent, c'est foutu, nous fonçons en arrière à tout vapeur, direction l'Asie²⁵ ! » grondait le vieillard qui baissait soudain la voix et regardait autour de lui : « Tu as appris ? On dit que Saltykov²⁶ se meurt. Le dernier ! On dit qu'il a été empoisonné... » Et puis, au matin, c'était de nouveau la télègue, la steppe, la fournaise ou la boue, la lecture intense et torturante, au milieu des cahots et des soubresauts des roues en pleine vitesse... La longue contemplation de la steppe dans ses lointains, la douce et mélancolique mélodie des vers ressassés dans sa tête, que venaient interrompre la pensée de la recette ou une altercation avec Tikhon... L'odeur troublante de la route – celle de la poussière et celle du goudron... L'odeur des pains d'épice à la menthe et la puanteur suffocante des peaux de chats dans le coffre²⁷ de la télègue... En vérité, ces années avaient épuisé Kouzma : la même chemise portée pendant deux semaines, les repas de rations sèches, les bottes éculées et déjetées qui vous font boiter, les talons ensanglantés, les nuits passées dans l'entrée d'izbas étrangères, voilà ce que c'était !

Kouzma fit un large signe de croix lorsqu'il put enfin se libérer de cet asservissement. Mais il lui fallait toujours se procurer son pain, d'une façon ou d'une autre. Ayant passé peu de temps au service d'un marchand de bœufs du côté de Lélets²⁸, il partit à Voronej. Il y entretenait depuis longtemps une liaison avec une femme mariée, il fut attiré là-bas par l'amour. Il battit le pavé de Voronej pendant près de dix ans – s'occupant du stockage du blé, de courtage, rédigeant dans les journaux de petits articles à ce sujet, se soulageant le cœur, ou plus vraisemblablement ranimant sa plaie, par la lecture des articles de Tolstoï et des satires de Chtchedrine. L'idée qu'il se perdait, qu'il avait manqué sa vie ne le quittait pas et le torturait.

Au début des années quatre-vingt dix, Balachkine mourut d'une hernie, peu de temps après avoir revu une dernière fois Kouzma. Et quelle entrevue ce fut !

²³ Balachkine est visiblement occidentaliste. Pour une introduction : <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2017/01/31/russie-niqueux/>

²⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Vissarion_Belinski

²⁵ Cette tendance refait parler d'elle de nos jours... Polémiquant avec les « néoslavophiles », Gorki l'étudia vers 1915, dans un article que je finirai bien par traduire : <https://vestnik.journ.msu.ru/books/2014/5/statya-m-gorkogo-dve-dushi-kak-polemika-s-neoslavyanofilami/>

²⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/Mikha%C3%AFI_Saltykov-Chtchedrine. Son vrai nom est Saltykov, Chtchedrine est son pseudonyme littéraire.

²⁷ Revoir la page 2 de la première partie : on reprend tout depuis le début, mais en étant dans la tête de Kouzma, à présent...

²⁸ Le domaine familial des Bounine était à proximité de cette ville.

— Il faut écrire, se plaignait l'un, maussade et acerbe. On se fane comme une bardane dans un champ...

— Oui, oui, grognait l'autre, louchant déjà avec somnolence de son œil immobile, remuant la mâchoire avec difficulté et ne parvenant pas à rouler sa cigarette de *makhorka*. Il a été dit : s'instruire à toute heure, méditer à chaque heure... regarde tout autour : vois tous nos malheurs et notre indigence...

Puis, avec un sourire timide, il mit de côté sa cigarette et fouilla dans une petite table.

— Voilà, murmura-t-il en cherchant dans un paquet de papiers usés et de coupures de journaux. Voilà un paquet de bonnes choses, mon ami... J'ai lu tout ça,, je l'ai découpé, j'ai écrit des notes dessus... Si je meurs, ça te sera utile, ce sont des matériaux portant sur l'inférieure vie russe. Tiens, attends un peu, je vais te trouver tout de suite une petite histoire...

Mais il eut beau fouiller, il ne trouva rien, se mit à chercher ses lunettes en furetant dans ses poches avec inquiétude – avant de renoncer d'un geste de la main, pour tout de suite après froncer les sourcils et hocher la tête :

— Et puis non, non, pour le moment, ça ne te regarde pas, ne t'avise pas d'y toucher. Tu es encore un ignorant, un esprit faible. Chacun doit s'attaquer à un arbre à sa mesure. As-tu écrit quelque chose sur le thème que je t'avais donné, tu sais, *Nez-Sec* ? Pas encore ? Tu es bien une mâchoire d'âne. Quel thème, pourtant !

— Il faut écrire sur la campagne, sur le peuple, dit Kouzma. Vous le dites vous-même : la Russie, la Russie...

— Parce que *Nez-Sec*, ce n'est pas le peuple, ce n'est pas la Russie ? *Elle n'est qu'un village, la Russie, enfonce-toi ça dans le crâne !* Regarde autour de toi : c'est une ville, ça, à ton avis ? Un troupeau s'avance tous les soirs dans les rues, soulevant une poussière à ne plus voir son voisin... Et toi, tu parles de *ville* ?

Nez-Sec... Il trottait depuis bien des années dans la tête de Kouzma, cet infâme vieillard de faubourg, possédant en tout et pour tout un matelas infesté de punaises et un manteau mangé aux mites, héritage de sa femme. Il mendiait, était malade, souffrait de la faim, logeait, pour cinquante kopecks par mois, dans un recoin chez une marchande de la *galerie gloutonne*, d'après laquelle il aurait pu parfaitement arranger sa situation en vendant son héritage. Mais il le chérissait comme la prunelle de ses yeux – et ce n'était pas, bien sûr, en vertu de tendres sentiments à l'égard de la défunte : cet héritage lui faisait sentir qu'il n'était pas comme d'autres, qu'il avait du bien. Il lui semblait valoir diablement cher. « Des manteaux comme ça, on n'en trouve plus, de nos jours ! » Le vendre, il n'avait absolument rien contre. Mais il en demandait un tel prix que l'acheteur en était médusé... Kouzma comprenait fort bien cette tragédie faubourienne. Mais lorsqu'il se mettait à réfléchir à la façon de l'exposer, il commençait à revivre lui-même la

vie difficile du faubourg, lui revenait des souvenirs d'enfance et de jeunesse – et il s'embrouillait, noyait Nez-Sec sous l'abondance des images faisant le siège de son imagination, il baissait les bras, écrasé par le besoin de vider son cœur, d'exprimer ses propres sentiments, d'exposer tout ce qui le mutilait dans sa propre vie. Et le plus terrible, dans cette vie, c'était sa simplicité, sa banalité, ainsi que la vitesse incompréhensible avec laquelle elle s'éparpillait vainement, gaspillant ses forces en futilités...

Depuis cette époque, bien des années stériles s'écoulèrent encore. Il s'occupa de courtage à Voronej, puis, lorsque la femme avec laquelle il vivait mourut de la fièvre puerpérale, exerça ce métier de courtier à Lélets, fit commerce de chandelles et de cierges à Lipietsk, fut comptable chez le propriétaire rural Kassatkine. Il devint un fanatique partisan de Tolstoï²⁹ : une année entière il resta sans fumer, ne toucha pas à la vodka, ne mangea pas de viande, ne se séparant pas de la *Confession*³⁰, voulant s'établir au Caucase, chez les *Doukhobors*³¹... Sur ces entrefaites, il fut envoyé pour affaires à Kiev³². C'était par une limpide fin du mois de septembre, tout respirait la gaieté et la beauté : et l'air pur, et le soleil qui ne brûlait pas, et la course du train, et les fenêtres ouvertes, et les bois diaprés qu'on voyait défiler... Soudain, à la station de Niéjine³³, Kouzma aperçut une grande foule près de la porte de la gare. Entourant quelqu'un, les gens criaient, s'agitaient et discutaient. Kouzma sentit les battements de son cœur et il courut vers la foule. Il se fraya rapidement un passage en jouant des coudes – et aperçut la casquette rouge du chef de gare, et la capote grise d'un grand gendarme qui admonestait trois *toupets*³⁴ ; ceux-ci se tenaient devant lui, l'air à la fois soumis et têtus, dans leurs courts et épais manteaux de laine, dans leurs bottes d'une solidité à toute épreuve et leurs chapkas de peau de mouton marron. Ces bonnets avaient du mal à tenir sur ce qui était effrayant à voir : des têtes rondes bandées d'une gaze durcie par de la sanie séchée, des yeux gonflés, des visages tuméfiés et vitreux, montrant des ecchymoses d'un jaune verdâtre et des blessures avec du sang noir coagulé. Les *toupets* avaient été mordus par un loup enragé et dirigés sur une clinique de Kiev, et ils restaient des journées entières presque à chaque grande station, sans pain ni argent. Ayant appris qu'on ne les laissait pas monter maintenant dans le train parce que celui-ci avait le nom d'express, Kouzma devint brusquement furieux et se mit, approuvé par les cris des Juifs présents dans la foule, à brailler et à taper du pied devant le gendarme. Il fut arrêté, on dressa

²⁹ Ce mouvement se développa en Russie dans la dernière décennie du dix-neuvième siècle : https://fr.wikipedia.org/wiki/Mouvement_tolsto%C3%AFen

³⁰ Celle de Tolstoï : <https://bibliotheque-russe-et-slave.com/Livres/Tolstoi%20-%20Ma%20confession.pdf>. Je signale cette traduction sans la connaître, mais le site est intéressant, son animateur a repris à l'occasion certaines de mes propres traductions.

³¹ Idéologiquement proches de Tolstoï : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Doukhobors>

³² De nos jours : Kyiv... Dans sa jeunesse, Bounine vécut pendant des années en Ukraine, faisant alors partie de l'Empire russe.

³³ Nijyn en ukrainien.

³⁴ C'est-à-dire trois Ukrainiens : le sobriquet russe un rien méprisant vient du chignon des hommes porté en haut du crâne.

procès-verbal et, en attendant le train suivant, il s'enivra jusqu'à perdre connaissance.

Les *toupets* étaient de la province³⁵ de Tchernigov³⁶. Kouzma se l'était toujours représentée comme un coin perdu, avec une pâle vapeur d'un gris bleuâtre au-dessus des forêts. Ces gens ayant subi l'épreuve d'un corps à corps avec une bête enragée le firent repenser à l'époque de Vladimir³⁷, à la vie des moujiks-forestiers, dans ces temps anciens. Et, tout en s'enivrant, en remplissant son petit verre de ses mains tremblant à la suite de l'esclandre, Kouzma s'enthousiasmait : « Ah, quelle époque ! » Il s'était étranglé de colère à la vue du gendarme et de ces moutons dociles dans leurs paletots. Des brutes épaisses, qu'ils soient maudits... Mais la Rous'³⁸, l'antique Rous' ! Et des larmes lui obscurcissaient la vue, produites par la joie de l'ivresse et par une force qui faussait chaque image, lui faisant prendre des dimensions contre-nature. « Et la non-résistance³⁹ ? » se rappelait-il par moments, et il hochait la tête avec un sourire malicieux. Lui tournant le dos, assis à la table commune, un officier, un jeunot bien propre, dînait⁴⁰ ; Kouzma lorgnait avec une gentille effronterie sa tunique blanche, si courte, avec la taille si remontée, qu'il avait envie de s'approcher de lui pour la lui rajuster. « Je vais y aller ! se disait Kouzma. Et s'il se lève d'un coup, s'il se met à crier, paf ! dans la gueule ! Je t'en ficherais, de la non-résistance... » Puis il partit pour Kiev et, envoyant promener les affaires pour lesquelles il était là, se balada pendant trois jours, éméché et plein d'une agréable excitation, se promenant dans toute la ville et sur les escarpements au-dessus du Dniepr. À la cathédrale Sainte-Sophie⁴¹, pendant la messe, de nombreuses personnes observèrent avec étonnement un jeune *Moska*⁴² se tenir un long moment devant le sarcophage de Iaroslav⁴³. Il avait un air étrange : la messe finie, l'assistance s'en allait, les sacristains éteignaient les cierges et lui, serrant les dents, abaissant sur sa poitrine une barbe chétive et grisonnante, fermant avec une expression de bonheur et de souffrance ses yeux profondément enfoncés, écoutait le son sourdement mélodieux qui bourdonnait encore au-dessus de la cathédrale... Et le soir, on le vit

³⁵ Administrativement dirigée par un gouvernement, la province s'appelait en russe un *gouvernement*.

³⁶ De nos jours, Tchernihiv : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Tchernihiv>

³⁷ https://fr.wikipedia.org/wiki/Vladimir_Ier

³⁸ https://fr.wikipedia.org/wiki/Rus%27_de_Kiev. Voir à ce sujet, notamment les livres d'Andreas Kappeler, *Russes et Ukrainiens, les frères inégaux*, ainsi que celui de Serhii Plokyh, *Aux portes de l'Europe, histoire de l'Ukraine*.

³⁹ Non-résistance au mal : c'est la doctrine de Tolstoï...

⁴⁰ Repas principal, pris vers quinze heures, voire plus tard.

⁴¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Cath%C3%A9drale_Sainte-Sophie_de_Kiev

⁴² J'utilise ce terme péjoratif, trouvé chez T. Chevtchenko, pour traduire le terme *katsap* du texte, terme méprisant désignant les Russes vus du côté ukrainien. Voir la note 33 pour ces échanges d'amabilité, que la situation créée en 2022 par l'agression russe ne fera bien sûr qu'aggraver...

⁴³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Iaroslav_le_Sage

à la Laure⁴⁴. Il était assis à côté d'un gamin estropié, regardant avec un sourire vaguement triste la blancheur des murailles et l'or des petites coupoles sur fond de ciel automnal. Le gamin était tête nue, avait une besace de toile sur l'épaule et portait, sur son corps malingre, des guenilles sales ; il tenait d'une main une sébile en bois au fond de laquelle on voyait un kopeck, de l'autre il changeait de place, la manipulant comme une chose étrangère, sa jambe droite dénudée jusqu'au genou et difforme, molle et d'une maigreur extraordinaire, hâlée au point d'être noire et embroussaillée de poils dorés. Il n'y avait personne aux alentours, mais, rejetant en arrière, d'un air souffrant et ensommeillé, sa tête tondu durcie par le soleil et la poussière, exposant ses minces clavicules d'enfant et n'accordant aucune attention aux mouches qui s'en prenaient à la morve coulant de son nez, le gamin chantait sans fin d'une voix traînante :

Petites mamans, regardez mes malheurs,
Voyez quelles sont mes souffrances !
Ah, petites mamans, que le Seigneur
Vous épargne de telles souffrances !

Et Kouzma opinait : « C'est ça ! C'est ça ! Très juste ! »

À Kiev, il avait très clairement compris qu'on ne le garderait plus longtemps chez Kassatkine, et que son avenir, c'était la misère, la déchéance, il n'aurait plus figure humaine. Ce fut bien ce qui arriva. Il se maintint encore en place quelque temps, mais une position très pénible et fort ignominieuse : perpétuellement à moitié ivre, malpropre, la voix enrouée, complètement imprégné d'une odeur de *makhorka*, cachant tant bien que mal son incapacité... Puis il tomba encore plus bas : revenu dans sa ville natale, il y dépensa ses derniers sous ; tout un hiver, il s'abrita la nuit dans la salle commune d'une auberge, tuant le temps, le jour chez Avdiéitch dans un cabaret du *Marché des Commères*⁴⁵. Une grande partie de ses dernières ressources fut gaspillée dans une entreprise stupide : l'édition d'un petit volume de ses vers – et il dut ensuite faire en titubant le tour des clients d'Avdiéitch pour les forcer à acheter son ouvrage, à moitié prix... Et ce n'était pas fini : il se mit à faire le pitre ! Il se trouvait un jour au marché, à côté des boutiques de farinier, et regardait un va-nu-pieds faisant des grimaces devant le marchand Mozjoukhine, sorti sur le pas de son magasin. Narquois et à moitié réveillé, Mozjoukhine, dont la visage ressemblait à un reflet dans un samovar, était davantage occupé par le chat qui léchait sa botte luisante de propreté. Mais le gueux insistait. Se frappant du poing la poitrine, levant les épaules, il se mit à déclamer d'une voix sifflante :

Celui qui, déjà gris, s'enivre encore,
Celui-là montre du bon sens...

⁴⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Laure_des_Grottes_de_Kiev

⁴⁵ Rue à lélets. Le nom semble renvoyer à des survivances de la Russie païenne, pré-chrétienne.

Et Kouzma, les yeux brillants et gonflés, se mit soudain de la partie :

Vive la gaieté,
Et vive le vin !

Une vieille bourgeoise au visage de vieille lionne qui passait s'arrêta, le regarda par en dessous et, levant sa béquille, déclara distinctement et avec méchanceté :

— J'ai idée que tu n'as pas bien appris ta prière, là !

Il ne pouvait pas tomber plus bas. Mais ce fut justement ce qui le sauva. Il survécut à plusieurs effrayantes crises cardiaques – et cessa aussitôt de boire, prenant la ferme résolution de commencer à mener une vie des plus simple et des plus laborieuse, par exemple en louant des vergers et des potagers...

Il se réjouissait à cette idée. « Oh oui, se disait-il, il est plus que temps ! » Et c'était vrai, il avait besoin de repos, d'une vie pauvre mais droite. Il avait déjà commencé à vieillir. sa barbe était toute grise, ses cheveux, coiffés avec une raie au milieu et bouclant aux extrémités, se raréfiaient et prenaient une teinte métallique, son visage aux larges pommettes devenait plus mat et plus maigre...

Au printemps, quelques mois avant de faire la paix avec Tikhon, Kouzma entendit dire qu'un verger était à louer au bourg de Kazakov, dans son district natal, et il y fonça.

On était début mai ; après de fortes chaleurs, les froids étaient revenus, ainsi que les pluies, de sombres nuées automnales évoluaient au-dessus de la ville. Portant son vieux caftan, sa vieille casquette et ses bottes éculées, Kouzma se rendait à pied à la gare, derrière le Faubourg des Canonnières ; hochant la tête, grimaçant à cause de la cigarette à sa bouche, les mains derrière le dos, sous son caftan, il affichait un sourire ironique : il venait de croiser un gamin courant les pieds nus, portant un tas de journaux, et qui lui avait crié avec pétulance au passage la phrase habituelle :

— Grève générale !

— Tu retardes, mon petit gars, dit Kouzma. Tu n'as rien de plus neuf ?

Le gamin s'arrêta, les yeux brillants.

— Le neuf, un flic nous l'a enlevé à la gare ! répondit-il.

— Ah la constitution⁴⁶ ! dit Kouzma d'un ton caustique, et il poursuivit son chemin, sautant dans la boue sous des palissades pourries et assombries par les pluies, sous les petites branches de jardins tout mouillés et les fenêtres de masures s'alignant de guingois jusqu'au bout de la rue descendant au pied de la colline. « Monts et merveilles ! » se disait-il tout en sautant. Auparavant, par un tel temps, on fût resté à bâiller dans les boutiques et les tavernes, en échangeant trois mots à peine. À présent, dans toute la ville, on ratiocinait à propos de la Douma, des émeutes et des incendies, sur la façon dont « Mouromtsev⁴⁷ avait dit son fait au premier ministre »... Bon, il est vrai que la grenouille ne garde pas longtemps sa queue ! Un orchestre de gardes jouait au jardin municipal... On nous a envoyé tout un escadron de cent Cosaques⁴⁸... Et, avant-hier, rue du Commerce, l'un d'eux, ivre, s'est approché de la fenêtre ouverte de la bibliothèque publique et, déboutonnant son pantalon, a proposé à la jeune bibliothécaire de lui acheter son « arikhmétique ». Un vieux cocher se trouvant à proximité s'est efforcé de lui faire honte, et le Cosaque a sorti son sabre et lui a fendu l'épaule, se ruant ensuite avec d'affreux jurons sur les passants fous de terreur et s'égayant au hasard un peu partout...

— L'étripe-chat ! L'étripe-chat⁴⁹, il a roulé sous la palissade ! braillèrent soudain de leurs voies fluettes des fillettes sautant, derrière Kouzma, sur les pierres du mince ruisseau traversant le faubourg. On y prend les chattes, on lui donne les pattes⁵⁰ !

— Ah les sales gamines ! éleva la voix pour les faire taire un conducteur de train marchant devant Kouzma, engoncé dans une capote semblant terriblement lourde. Elles croient s'adresser à quelqu'un de leur âge !

Mais on sentait à sa voix qu'il réprimait un rire. Ses gros et vieux caoutchoucs étaient couverts de boue séchée, et la martingale de sa capote n'était plus attachée qu'à un seul bouton. La passerelle de rondins qu'il avait empruntée était de guingois. Plus loin, à côté de fossés attaqués par les eaux printanières, poussaient d'étiques osiers. Kouzma leur jeta un regard sans joie, ainsi qu'aux toits de chaume du faubourg à flanc de coteau, aux nuages de fumée bleuâtre au-dessus d'eux, et au chien roux rongé un os dans un fossé...

« Oui, oui, se disait-il en gravissant la colline, la grenouille ne garde pas longtemps sa queue ! » Arrivé en haut, ayant aperçu au milieu de la verdure des champs déserts les bâtiments rouges de la gare, il eut de nouveau un sourire railleur. Un parlement, des députés ! La veille, il était revenu du jardin municipal où

⁴⁶ Constitution accordée par Nicolas II, avec la Douma d'État, c'est-à-dire l'Assemblée, après les manifestations sanglantes de 1905.

⁴⁷ Président de la première Douma en 1906.

⁴⁸ Une *sotnia*. Ce sont des Cosaques du Don, utilisés comme troupes de répression ; à ne pas confondre avec les Zaporogues ukrainiens, ceux de Gogol dans *Taras Boulba*...

⁴⁹ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Katzbalger>. Le terme russe a le même sens.

⁵⁰ Comptine enfantine sans grande signification...

avait lieu, à l'occasion d'une fête, une illumination, où l'on avait lancé des fusées, tandis que les gardes jouaient *Toréador*, *Près de la rivière, près du pont*⁵¹, la *Matchiche*⁵² et la *Troïka*⁵³, accompagnant le galop final de petits cris « Hé ma chérie ! » ; une fois revenu à son auberge, il avait sonné à la porte. Il s'était pendu au fil de fer faisant résonner la clochette — personne. Pas une âme non plus aux alentours, le silence, le crépuscule, un ciel froid et verdâtre au couchant, derrière la place au bout de la rue, de gros nuages au-dessus de sa tête... Enfin, derrière la porte, le pas d'un homme se traînant en geignant. Il fait sonner ses clés, le voilà qui marmonne :

— Je boite complètement.

— Comment ça se fait ? demanda Kouzma.

— Un cheval m'a cassé la jambe, répondit l'homme, qui ouvrit tout grand le portillon et ajouta : Eh bien, maintenant il en reste encore deux.

— Des juges, non ?

— Oui, des juges.

— Et sais-tu pourquoi le tribunal est venu ?

— Pour juger le député... Paraît qu'il voulait empoisonner la rivière.

— Le député ? Imbécile, crois-tu que les députés fassent ce genre de choses ?

— Qu'est-ce que j'en sais ?

À l'extrémité du faubourg, sur le seuil d'une maisonnette d'argile, se tenait un grand vieillard en savates. Il avait à la main un long bâton de noyer, et, ayant aperçu le nouvel arrivant, il s'empressa de se faire beaucoup plus vieux qu'il n'était : il attrapa son bâton à deux mains, souleva ses épaules et se composa un visage triste et las. Le vent froid et humide soufflant depuis les champs agitait les mèches de ses cheveux gris. Et Kouzma se souvint de son père, de son enfance...

« Russie, Russie ! Où cours-tu si vite ? » L'exclamation de Gogol⁵⁴ lui revint en mémoire. « Russie, Russie !... Ah, moulins à paroles, aucun gouffre ne peut vous engloutir ! Qu'il suffise de citer : "Le député voulait empoisonner la rivière"... Mais à qui s'en prendre ? C'est un peuple malheureux, avant tout malheureux !... » Et les petits yeux verts de Kouzma se remplirent de larmes, de façon soudaine, comme cela lui arrivait souvent ces derniers temps. Il était récemment passé au cabaret d'Avdiéitch, au *Marché des Commères*. Il était entré dans la cour,

⁵¹ Chanson populaire.

⁵² <https://fr.wikipedia.org/wiki/Matchiche>

⁵³ Autre romance populaire.

⁵⁴ Dernière page des *Âmes mortes* – citation d'ailleurs un peu inexacte.

s'enfonçant dans la boue jusqu'à la cheville, et, de la cour, il était monté à l'étage par un escalier en bois si puant et si entièrement pourri que cela lui souleva le cœur, à lui qui en avait pourtant vu d'autres ; il lui avait fallu faire un effort pour ouvrir la lourde porte graisseuse tapissée de lambeaux de feutre et de bouts de chiffons, avec une poulie de fermeture faite d'une corde et d'une brique pour contrepoids – et s'était aussitôt trouvé aveuglé par la fumée de tabac, et assourdi par le bruit de vaisselle au comptoir, le piétinement des garçons courant de tous côtés et le son nasillard d'un gramophone. Il était passé ensuite dans une pièce de derrière, où il y avait moins de monde, s'était assis à une petite table et avait demandé une bouteille d'hydromel... Sous ses pieds, sur le plancher piétiné et couvert de crachats : des rondelles de citron sucées, des coquilles d'œufs, des mégots... Près de la cloison, en face, est assis un long moujik en *lapti*⁵⁵ qui sourit d'un air bienheureux, il balance sa tête ébouriffée en prêtant l'oreille au gramophone criard. Sur sa table, cent grammes de vodka, un petit verre et des bretzels. Mais le moujik ne boit pas, il se contenter de dodeliner de la tête, il contemple ses chaussons et brusquement, ayant senti le regard de Kouzma posé sur lui, il ouvre des yeux gais et lève un visage d'une merveilleuse bonté nanti d'une barbe rousse et frisée. « Vous tombez bien ! » s'exclame-t-il, étonné et ravi. Et se dépêche d'ajouter, histoire de s'expliquer : « Monsieur, j'ai un frère qui travaille ici... Mon frère à moi... » Refoulant ses larmes en clignant des yeux, Kouzma serra les dents. Ah les vauriens, comme ils ont piétiné, écrasé le peuple ! « Vous tombez bien ! » Ici, chez Avdiéitch !!! Et ce n'était pas fini, loin de là : lorsque Kouzma se leva et dit : « Eh bien, adieu ! », le moujik se hâta de se lever aussi et, d'un cœur débordant de bonheur, profondément reconnaissant, à la fois du luxe du cadre, et de ce qu'on se fût adressé à lui de façon humaine, il s'empessa de répondre : « Ne vous fâchez pas... »

En train, auparavant, on ne parlait que de pluie et de sécheresse. « Le prix des blés, c'est Dieu qui le fixe », entendait-on. À présent, bien des gens avaient dans les mains des journaux dont les pages bruissaient, et l'on discutait, en plus, de la Douma, des libertés, de l'expropriation des terres, personne ne faisait même plus attention à la pluie battante qui tambourinait sur le toit des wagons, bien que ces voyageurs – marchands de céréales, moujiks, fermiers et métayers – fussent tous des gens attendant fiévreusement les pluies de printemps. Un jeune soldat passa, qui avait une jambe coupée et la jaunisse : ses yeux noirs étaient tristes, il clopinait, frappant le plancher de sa jambe de bois, ôtant sa papakha⁵⁶ mandchoue et se signant comme un mendiant à chaque aumône. Des voix bruyantes exprimèrent leur indignation à propos du gouvernement, du ministre Dournovo⁵⁷ et de circuits étatiques concernant l'avoine... On se souvint avec ironie de ce qui avait suscité l'enthousiasme auparavant : comment *Vitia*⁵⁸, pour faire peur aux Japonais à Portsmouth, avait ordonné de faire ses valises... Assis

⁵⁵ Chaussons d'écorce. Voir la première partie, note 59.

⁵⁶ Rappel : grand bonnet.

⁵⁷ Ministre de l'intérieur : https://fr.wikipedia.org/wiki/Piotr_Dournovo. Il porte le même nom que le village...

⁵⁸ Diminutif de Viktor, mais ici surnom du ministre Witte : https://fr.wikipedia.org/wiki/Serge_Witte

en face de Kouzma, un jeune homme aux cheveux en brosse rougit, montra son émotion et se mêla précipitamment à la conversation :

— Permettez, messieurs ! Vous parlez de liberté... Je suis moi-même secrétaire d'un inspecteur des contributions, et j'envoie de petits articles aux journaux de la capitale⁵⁹... Cela concerne-t-il l'inspecteur ? Il assure être lui-même en faveur de la liberté, mais, ayant appris que j'avais écrit au sujet de l'état anormal de notre service des pompiers, le voilà qui me convoque pour me dire : « Si tu écris encore des trucs comme ça, fils de pute, je te dévisse la tête ! » Permettez : si j'ai des opinions plus à gauche que les siennes...

— Des opinions ? s'écria soudain, d'une voix de haute-contre de nain, le voisin du jeune homme, un gros castrat⁶⁰ aux bottes en forme de bouteilles, le farinier Tcherniaïev, qui n'avait fait que loucher sur lui de ses petits yeux porcins. Et, sans le laisser se reprendre, il se mit à hurler :

— Des opinions ? C'est toi qui as des opinions ? C'est toi qui est plus à gauche ? Je t'ai vu sans culotte, moi ! Et tu crevais de faim comme ton père, le mendigot ! Tu devrais laver les pieds de ton inspecteur, et puis boire le jus, encore !

— Cons-ti-tu-tion, entonna Kouzma d'une voix fluette en interrompant le castrat, et il se leva de sa place et, frôlant les genoux des gens restés assis, alla vers la porte du wagon.

Le castrat avait les pieds petits, pleins et repoussants, comme ceux d'une vieille femme de ménage, sa figure était également celle d'une bonne femme, large, jaune, pleine, avec des lèvres minces... Il n'était pas mal non plus, Polozov, ce professeur de collège qui opinait du chef d'un air si affable en écoutant le castrat, appuyé des mains sur sa canne : c'était un homme râblé, en chapeau et macfarlane gris, aux yeux clairs, avec un nez rond et une opulente barbe châtain qui s'étalait sur sa poitrine... Ayant ouvert la porte donnant sur la plate-forme du wagon, Kouzma respira avec plaisir la fraîcheur de l'air parfumé par la pluie. Celle-ci bourdonnait sur l'auvent de la plate-forme et en tombait en petits filets qui l'éclaboussaient. Les wagons se balançaient en grondant, au milieu du bruit que faisait la pluie, les fils du télégraphe, montant et descendant, venaient à sa rencontre, sur les côtés de la voie défilaient de vertes et fraîches lisières de bois de noisetiers. Une bande bigarrée de gamins surgit soudain du bas du remblai et se mit à crier quelque chose, en un chœur sonore. Kouzma sourit, attendri, et tout son visage se couvrit de petites rides. En levant les yeux, il vit un pèlerin sur la plate-forme en face de la sienne : un bon visage de paysan marqué par l'épuisement, une barbe grise, un chapeau à larges bords, un manteau de drap ceint d'une corde à la taille, un sac et une bouilloire en fer-blanc sur le dos, des chaussons artisanaux à ses pieds minces. Il lui cria, à travers le grondement du train et le bruit de la pluie :

⁵⁹ Saint-Pétersbourg.

⁶⁰ À côté de celle des flagellants, les castrats (skoptsy) formaient une secte en Russie : <https://www.jstor.org/stable/pdf/44751314.pdf>

— Tu reviens de pèlerinage ?

— De Voronej, s'empressa de répondre avec gentillesse, dans un faible cri, le pèlerin.

— On brûle les propriétaires⁶¹, là-bas ?

— On brûle...

— À la bonne heure !

— Hein ?

— À la bonne heure, je dis ! cria Kouzma.

Et, lui tournant le dos, des larmes d'attendrissement le faisant cligner des yeux, il se mit à rouler une cigarette de ses mains tremblantes... Mais voilà que ses pensées s'embrouillaient de nouveau. « Un pèlerin, c'est le peuple, tandis que le castrat et le professeur, ce n'est pas le peuple ? Le servage a été aboli il y a seulement quarante-cinq ans⁶² : que peut-on obtenir de ce peuple ? Bon, mais c'est la faute de qui ? Du peuple lui-même ! » Et la figure de Kouzma s'assombrit et se creusa de nouveau.

Il descendit du train à la quatrième station et monta dans une télègue. Les moujiks servant de cochers demandèrent sept roubles dans un premier temps – il y avait douze verstes⁶³ jusqu'à Kazakov –, puis cinq roubles et cinquante kopecks. Pour finir, l'un d'eux dit : « File-moi trois roubles et je te conduis, et on n'en parle plus. C'est plus pareil, pour vous, maintenant... » Mais il ne sut pas rester dans la note, et ajouta la phrase habituelle : « Tout de même, le fourrage, ça coûte cher... » Et il fit la course pour un rouble cinquante. La route était un vrai borbier, la télègue était petite, elle tenait à peine, le petit cheval avait de longues oreilles, comme un âne, et il était débile. Ils se traînèrent lentement hors de l'enceinte de la gare, le moujik assis au bord du siège de cocher se mit à se morfondre, tenant les cordes qui lui servaient de rênes comme s'il voulait, de tout son être, venir en aide au cheval. Il s'était vanté, à la station, qu'il n'y avait « pas moyen de retenir » celui-ci, à présent, visiblement, il avait honte. Mais lui-même était pire que tout le reste. Jeune, de très haute taille, énorme, en *lapti* et chaussettes russes⁶⁴ blanches, il portait un caftan court ceint à la taille d'une bande de tissu et une vieille casquette

⁶¹ C'est le texte... Le plus souvent, ce sont seulement les propriétés – mais on égorge le propriétaire, parfois. Le *Coq rouge* – l'incendie volontaire – n'avait pas attendu 1905, le phénomène est mentionné chez Tolstoï comme chez Tchékhouv.

⁶² En 1861, par un décret d'Alexandre II.

⁶³ Rappel : la verste faisait un peu moins de 1,1 km.

⁶⁴ Sortes de bandes molletières.

portée sur des cheveux jaunes et raides. Il sentait l'izba enfumée⁶⁵ et le chanvre : un laboureur des temps anciens, celui des contes ! Il avait le visage blanc, dépourvu de moustache, la gorge enflée et la voix rauque.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda Kouzma.

— Akhvanase⁶⁶, qu'il s'appelait.

« Akhvanase ! se dit Kouzma avec irritation.

— Et puis ?

— Mienchov... Hue donc, *antchichrist* !

— Un sale truc, non ? dit Kouzma en indiquant de la tête la gorge du moujik.

— Ah oui, un sale truc, marmonna Mienchov en détournant le regard. Du kvas froid que j'ai bu.

— Tu as mal en avalant ?

— En avalant ? Non, ça fait pas mal...

— Eh bien, ne parle pas pour ne rien dire, fit sévèrement Kouzma. Débrouille-toi pour aller au plus vite à l'hôpital. Tu es marié, je suppose ?

— Oui, marié...

— Tu vois donc. Des enfants arriveront, tu leur feras un drôle de cadeau.

— C'est vrai, c'est comme passer la boisson, convint Mienchov.

Et, se morfondant, il se mit à tirer sur les rênes. « Hue donc... Il n'y a rien à tirer de toi, *antchichrist* ! » Il finit par abandonner cette occupation stérile et se calma. après être resté silencieux un long moment, il demanda:

— Alors, marchand, on l'a réunie, cette Douma, ou pas ?

— On l'a réunie.

— Et le Makarov⁶⁷, paraît qu'il est vivant, il a juste interdit de le dire...

⁶⁵ Izba sans cheminée...

⁶⁶ Pour Athanase, en fait.

⁶⁷ Stepan Ossipovitch Makarov (1849-1904), océanographe et vice-amiral. Périt pendant la guerre russo-japonaise, à bord du cuirassé Petropavlovk, qui sauta sur une mine en avril 1904.

Kouzma en haussa les épaules : le diable seul sait ce qu'il y a dans la tête de ces gens des steppes ! « Mais quelle richesse ! » songeait-il, douloureusement assis, les genoux relevés, sur le fond de la télègue, seulement rembourré de quelques brins de paille recouverts d'une toile, tout en promenant ses yeux sur la rue. Quel *tchernoziom*⁶⁸ ! La boue des chemins est grasse et bleu foncé, le vert des arbres, de l'herbe et des potagers est dense et sombre... Mais les izbas sont petites et en terre, avec des toits en fumier séché. À côté, des tonneaux-citernes fendus. Leur eau doit, à coup sûr, contenir des têtards... Voilà la cour de gens riches. Une vieille grange avec une aire de battage devant. L'enclos, le portail, l'izba sont sous le même toit de chaume peigné. L'izba à deux corps de bâtiment est en briques, les trumeaux sont décorés à la craie : sur l'un figure une perche surmontée de croissants en rameaux de sapin, sur l'autre se voit un genre de coq ; les bordures des petites fenêtres sont elles aussi décorées de créneaux tracés à la craie. « En voilà de l'art ! sourit avec malice Kouzma. Le temps des cavernes, mon Dieu, le temps des cavernes ! » Sur les portes des granges se voyaient des croix tracées au charbon, près du perron se trouvait une grande pierre tombale : un vieux ou une vieille avait dû l'installer avant sa mort... Oui, c'est une cour de riches. Mais tout autour, on a de la boue jusqu'au genou, un cochon est affalé sur le perron. Les croisées sont minuscules, il fait sûrement sombre dans la partie de l'izba formant le logis, et on y est en permanence à l'étroit : la soupente pour dormir⁶⁹, le métier à tisser, le poêle énorme, le baquet rempli d'eau de vaisselle... Et la famille est nombreuse, il y a plein d'enfants, et aussi, l'hiver, des veaux et des agneaux... Et l'humidité, le poêle fume au point qu'une vapeur verte règne là-dedans. Les gosses pleurnichent, hurlent en recevant des taloches ; les belles-sœurs s'invectivent : « Que le tonnerre t'éparpille, traînée de porte cochère ! » et se souhaitent mutuellement de « s'étouffer avec quelque morceau à Pâques » ; la vieille, leur belle-mère, balance à tout instant l'*oukhvat*⁷⁰, les pots et les soupières, tombe sur ses belles-filles en retroussant ses manches sur ses bras aux veines foncées, glapit quelques jurons bien sentis, arrosant de ses postillons et de ses malédictions tantôt l'une, tantôt l'autre... Le vieux aussi est mauvais, en plus d'être malade, il épuise tout le monde avec ses remontrances...

Allant plus loin, la télègue tourna vers un pacage. Une foire s'y mettait en place. Ça et là se dressaient déjà des carcasses de tentes, on voyait des tas de roues et de poteries ; un fourneau graissé à la hâte fumait, il y avait une odeur de beignets ; là, un chariot bâché de gris de Tziganes, avec des chiens de berger à la chaîne près des roues ; Plus loin, à côté du cabaret de l'État⁷¹, se pressait une foule compacte de jeunes filles, de moujiks, poussant des cris.

— Le peuple s'amuse, fit pensivement Mienchov.

⁶⁸ Pour mémoire : terre noire fertile.

⁶⁹ Planches ou saillant de briques entre le poêle et la cloison de l'izba.

⁷⁰ Sorte de fourche permettant de déposer les pains, les pots, etc. dans le four incorporé dans le poêle, et de les en retirer.

⁷¹ qui a pris le monopole de la vente des spiritueux : voir la première partie, page 6, et note 22.

- À quelle occasion est-ce ? demanda Kouzma.
- On espère...
- Quoi donc ?
- C'est connu... Le *domovoi*⁷² !
- Et toc ! cria quelqu'un dans la foule, dans le sourd tapage des pieds :

Pas de labour, ni de fenaison –
Apporter aux filles des gâteaux ronds⁷³ !

Et un petit moujik qui se tenait derrière la foule agita soudain les mains. Tout ce qu'il portait était fait à la maison, propre et solide : ses *lapti* comme ses chaussettes russes, son pantalon à bandes neuf, ainsi que sa *poddiovka*⁷⁴ à fronces, courte et même raccourcie en jupe rognée, faite d'un épais drap gris. Il se mit tout à coup à taper doucement et adroitement de ses chaussons, agita les mains et cria d'une voix de ténor : « Faites place, que le marchand puisse me voir ! » Et, sautant dans le cercle qui s'était ouvert, il se mit à se trémousser follement devant un jeune gars de haute taille qui, la casquette inclinée, faisait tourner comme un diable ses bottes et, tout en tournant, rejetait sa *poddiovka* noire, ne gardant que sa chemise d'indienne neuve. Le jeune gars avait l'air morose, il était pâle et en sueur.

— Fiston ! Mon chéri ! braillait une vieille en *poniova*⁷⁵, tendant les bras et vociférant au milieu du vacarme et du piétinement cadencé. Assez, pour l'amour du Christ ! Arrête, mon chéri, tu vas te tuer !

Et le *fiston* leva brusquement la tête, serra les poings et les mâchoires et, l'air furieux, poursuivant son galop, cria :

Chut , la vieille, arrête de faire coucou...

— Elle a pourtant vendu pour lui ses dernières pièces de toile, dit Mienchov en faisant avancer tout doucement la télègue sur la pacage. Elle l'aime à la folie – un truc de veuve –, et lui, presque chaque jour, il la cogne, une fois ivre... Sans doute qu'elle l'a pas volé.

⁷² Génie de la maison, dans le folklore russe.

⁷³ Le terme du texte désigne des pains d'épices ronds et souvent à la menthe.

⁷⁴ Rappel : c'est un pardessus plissé à la taille.

⁷⁵ Jupe traditionnelle en laine.

— Comment ça, « elle l'a pas volé ? » demanda Kouzma.

— Ben oui... Faut pas être trop indulgent...

Sur un banc près d'une izba est assis un long moujik, qui sera plus beau quand on le mettra dans son cercueil : ses jambes se tiennent comme des cannes dans ses bottes de feutre, ses grandes mains inertes sont affalées sur ses genoux pointus, sur son pantalon râpé. Comme celui d'un vieillard, son front est caché par sa chapka enfoncée, ses yeux sont exténués, suppliants, son visage hâve et plus tout à fait humain s'allonge, ses lèvres ont la couleur de la cendre, elles sont entrouvertes...

— C'est Tchoutchène, dit Mienchov en indiquant de la tête le malade. Il est mourant depuis plus d'un an, c'est son ventre.

— Tchoutchène ? C'est quoi, un sobriquet ?

— Un sso-briquet...

— C'est idiot ! dit Kouzma.

Et il se détourna pour ne pas voir des gamines à proximité de l'izba suivante : l'une d'elles, renversée en arrière tenait dans ses bras un enfant coiffé d'un bonnet, elle fixait les passants de ses yeux écarquillés et, sortant la langue, mâchait un bout de pain noir, préparant ainsi une tétine pour l'enfant... Et, à l'extrémité du bourg, le vent faisait bruire des osiers à l'entrée d'une grange, un épouvantail agitait ses manches vides. Une grange donnant sur la steppe a toujours quelque chose de désagréable, de fâcheux, mais là, avec cet épouvantail en plus, ces petites nuées d'automne qui déposent partout une teinte bleuâtre, le vent qui bourdonne depuis les champs, ébouriffe les queues des poules errant sur l'aire envahie par l'arroche et l'armoïse, à côté de la grange à la carcasse mise à nu...

Le bois qu'on voyait bleuir à l'horizon – deux vallons allongés et couverts de chênaies – s'appelait Le Pantalon. Près de ce Pantalon, Kouzma fut pris sous une pluie battante mêlée de grêle, jusqu'à Kazakov⁷⁶. Mienchov lança sa piteuse monture au galop vers le bourg, tandis que Kouzma, plissant les paupières, s'abritait sous la toile mouillée. Le froid lui engourdisait les mains, des filets d'eau glacée s'infiltraient par le col de son caftan, la toile alourdie par la pluie empestait le blé trop mûr. Des grêlons s'abattaient sur sa tête, qui recevait aussi des galettes de boue, on entendait clapoter, sous les roues, l'eau des ornières, et des agneaux bêler ça et là... Il finit par étouffer tellement qu'il rejeta la toile en arrière de sa tête. La pluie diminuait, le soir tombait, un troupeau, sur un pacage vert que longeait la télégue, s'enfuyait vers les izbas. Une brebis noire aux pattes fines s'était écartée, et une paysanne aux pieds nus courait après, se couvrant de sa jupe mouillée,

⁷⁶ Voir page 10 : il veut y louer un verger...

découvrant ses mollets blancs qui brillèrent. À l'ouest, derrière le bourg, le ciel s'éclaircissait, à l'est, deux arcs verts et violets se montraient sur un fond de nuages d'un bleu poussiéreux. Une forte odeur humide montait des champs, les habitations sentaient la chaleur.

— Où est la propriété des maîtres⁷⁷ ? cria Kouzma à une femme aux larges épaules en chemise blanche et en jupe de laine rouge.

La femme se tenait sur le seuil de pierre d'une izba et tenait par la main une fillette qui criait d'une voix suraiguë.

— Propriété ? répéta la paysanne. Laquelle ?

— Celle des maîtres.

— De qui ? On n'entend rien... Ah, mais noie-toi, que les crampes te brisent ! cria la femme en tirant si fort le bras de la fillette que celle-ci fut renversée.

On reposa la question ailleurs. On suivit une large rue, on prit à gauche, puis à droite, on passa devant une propriété paraissant ancienne, dont la maison avait ses fenêtres condamnées, puis on dévala une pente raide, vers un pont au-dessus d'une petite rivière. Des gouttes tombaient du visage de Mienchov, de ses cheveux et de son caftan court. Son gros visage lavé par la pluie, avec ses gros cils blancs, avait l'air encore plus stupide. Il regardait quelque part en avant, avec curiosité. Kouzma jeta lui aussi un coup d'œil. De l'autre côté, sur un pâturage en plan incliné, le verger sombre de Kazakov, une grande cour entourée de dépendances en ruines et d'une enceinte de pierres écroulée ; au milieu de la cour, derrière trois sapins desséchés, la maison, revêtue de voliges grises, sous une toiture ayant la couleur de la rouille. En bas, près du pont, tout un tas de moujiks. Et par devant, un attelage de trois chevaux de trait maigres tirait un tarantass⁷⁸ vers le haut de la côte raide et délavée, en se débattant dans la boue. Un valet de ferme en haillons mais beau gars, la figure pâle, avec une petite barbe roussâtre et des yeux intelligents, se tenait à côté de la troïka en tirant sur les guides et criait à s'érailler la voix : « Huue ! Huue ! » Et les moujiks lui donnaient la réplique avec de gros rires et des sifflements : « Dia ! Dia ! » Assise dans le tarantass, une jeune femme en deuil, de grosses larmes dans les cils, tendait les bras avec désespoir. On lisait aussi du désespoir dans les yeux bleu turquoise du gros homme à la moustache rousse assis à côté d'elle. Une alliance brillait à sa main droite, qui serrait un revolver ; il agitait sans cesse la gauche, et il devait en effet avoir terriblement chaud dans sa *poddiovka* en poil de chameau et sa casquette de drap inclinée sur sa nuque. Assis sur un petit banc en face de leurs sièges, deux enfants – un petit garçon et une petite fille, blêmes et emmitouflés dans des châles – jetaient des regards à la ronde, avec une tendre curiosité.

⁷⁷ Ancienne demeure seigneuriale liée au bourg.

⁷⁸ Voiture déjà rencontrée dans la première partie. <https://www.cnrtl.fr/definition/tarantass>

— c'est Michka⁷⁹ Siverski, dit tout haut, d'une voix enrouée, Mienchov en contournant la troïka et en regardant les enfants avec indifférence. On l'a brûlé⁸⁰ hier... Il le méritait bien.

Les affaires des Kazarov étaient administrées par un régisseur, ancien militaire dans la cavalerie, homme de haute taille et aux manières brutales. C'était à lui, à l'office, qu'il fallait s'adresser, dit à Kouzma un ouvrier pénétrant dans la cour sur une télègue chargée d'herbe fauchée, verte, épaisse et toute mouillée. En ce jour, un malheur était arrivé au régisseur – il avait perdu un enfant –, et son accueil fut froid. Lorsque Kouzma, ayant laissé Mienchov devant le portail, s'approcha de l'office, la femme du régisseur, les yeux rougis par les larmes, rapportait du verger un poule bigarrée, tranquillement logée sous son aisselle. Entre les colonnes du perron vétuste se tenait un homme jeune et grand en *kossovoroïtka*⁸¹ d'indienne et hautes bottes qui, en la voyant, lui cria :

- Agafia, tu l'emmènes où, comme ça ?
- L'égorger, répondit d'un air sérieux et triste la femme.
- Laisse-la moi, je vais l'égorger.

Le jeune homme se dirigea vers la glacière⁸² sans faire attention à la pluie qui recommençait à tomber du ciel renfrogné. Ayant ouvert la porte de la glacière, il prit une hache sur le seuil – et un instant plus tard, un coup bref retentit et la poule sans tête, son tronçon de cou tout rouge, se mit à courir dans l'herbe, trébucha et tournoya, agitant convulsivement ses ailes et envoyant de tous côtés des plumes et des éclaboussures de sang. Le jeune homme jeta la hache et se dirigea vers le verger, tandis que la femme du régisseur ramassait la poule et s'approchait de Kouzma :

- Qu'est-ce que tu veux ?
- C'est au sujet du verger, dit Kouzma.
- Il faut voir ça avec Fiodor Ivanytch.
- Et où est-il ?
- Il va revenir des champs dans un instant.

Et Kouzma se mit à attendre devant la fenêtre ouverte de l'office. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur, vit dans la pénombre le poêle, les planches pour dormir, la table,

⁷⁹ Diminutif de Mikhaïl, Michel, etc.

⁸⁰ Voir la note 61 : raccourci brutal pour : « On a brûlé sa propriété ».

⁸¹ Chemise russe boutonnée sur le côté, encore appelée « blouse à la Tolstoï ».

⁸² Garde-manger, petite construction au-dessus d'une fosse remplie de glace ou de neige.

un petit baquet sur un banc près de la fenêtre : cette auge était le petit cercueil de l'enfant mort, avec sa grosse tête presque sans cheveux et son petit visage bleuâtre... À la table était assise une jeune et corpulente aveugle qui pêchait avec une grande cuiller de bois des morceaux de pain dans une jatte pleine de lait. Comme les abeilles d'une ruche, les mouches vrombissaient autour d'elle, rampaient sur le petit visage mort puis tombaient dans le lait, mais l'aveugle, assise toute droite, figée comme une statue, les taies blanches de ses yeux fixant l'obscurité, mangeait toujours. Cela effraya Kouzma, qui lui tourna le dos. Un vent froid soufflait par rafales, les nuages obscurcissaient toujours davantage le ciel. Deux poteaux surmontés d'une traverse se dressaient au milieu de la cour, avec une grande plaque de fonte accrochée là comme une icône : les gens avaient peur la nuit, le veilleur frappait la plaque. De maigres lévriers se traînaient également dans la cour. Un garçon de quelque huit ans courait parmi eux, tirant dans un chariot son petit frère, marmot à la tête blonde et aux joues charnues, coiffé d'une grande casquette noire : le chariot grinçait frénétiquement. La maison était grise et massive, et l'on devait affreusement s'y ennuyer, le soir, comme maintenant. « Ils pourraient au moins allumer une lampe ! » songea Kouzma. Il était mortellement fatigué, il lui semblait que cela faisait près d'un an qu'il avait quitté la ville...

Il passa dans le verger la soirée et la nuit. Revenu à cheval des champs, le régisseur lui dit avec irritation que le verger était « loué depuis longtemps », et quand il demanda à être hébergé pour la nuit, l'autre eut le toupet d'en être ébahi : « En voilà un malin ! avait-il crié. Il croit que c'est une auberge, ici ! Des flâneurs dans ton genre, on en voit plein, maintenant... » Radouci, il permit à Kouzma de passer la nuit au verger, et dans le bâtiment des bains. Kouzma paya Mienchov pour la course et, passa devant la maison, se dirigea vers un portail donnant sur une allée de tilleuls. Des sombres fenêtres ouvertes, avec leurs grillages anti-mouches, sortait le tonnerre d'un piano à queue, que couvrait encore une voix splendide se livrant à des vocalises compliquées, et totalement incongrues en cette soirée et dans cette propriété. Sur le sable sale de cette allée en pente, au bout de laquelle blanchissait, comme au bout du monde, un ciel terne et nuageux, un moujik s'avançait sans se presser à la rencontre de Kouzma : l'homme était roux foncé, il avait un seau à la main et marchait, sans ceinture ni chapka, dans de lourdes bottes.

— Voyez un peu ça ! raillait-il en écoutant les vocalises tout en marchant. Hein, y se donne à fond !

— Qui se donne à fond ?

— Le moujik leva la tête et s'arrêta.

— Mais le jeune *seigneug*, dit-il gaiement, en grasseyant fortement⁸³. Fait déjà pu' de six ans, paraît !

⁸³ Le grasseyement n'est pas marqué dans la suite du dialogue, contrairement à ce que prétend le texte. Mais d'autres déformations apparaissent.

— Lequel ? Celui qui a coupé le cou à la poule ?

— Nan, l'autre... Et puis, ça, c'est rien ! Des fois, quand y se met à crier :
« 'Jourd'hui, c'est toi, demain, moi », quelle pii-tié !

— Alors, il étudie ?

— Du joli, c't'étude-là !

Tout cela était raconté comme en passant, sans y attacher d'importance, en marquant des pauses, mais avec tant de raillerie dans le sourire, et tant de grassement, que Kouzma étudia attentivement son interlocuteur. Il paraissait bien nigaud. Les cheveux coupés au bol. Un petit visage insignifiant, une figure de la Russie des temps anciens, il avait l'air de venir de Souzdal⁸⁴. Des bottes énormes, un corps très maigre et comme en bois. Des yeux d'épervier sous de grosses paupières endormies. Qu'il baisse les paupières, et voilà l'idiot du village ; qu'il les lève, et cela devient même un peu inquiétant.

— Tu habites dans le verger⁸⁵ ? demanda Kouzma.

— Ben oui. Où donc, sinon ?

— Et quel est ton nom ?

— Mon nom à moi ? Akim... Et toi ?

— Je voulais louer le verger...

— C'est comme qui dirait... trop tard !

Et Akim, hochant la tête d'un air railleur, poursuivit son chemin.

Le vent soufflait de plus en plus en rafales, faisant pleuvoir des gouttes du feuillage vert vif des arbres, quelque part tout en bas, derrière le verger, on entendait de sourds coups de tonnerre, des éclairs bleuâtres jetaient une lueur blême sur l'allée, et les rossignols chantaient de tous côtés. Comment pouvaient-ils se disséminer au milieu des arbres pliés par le vent et des épais buissons tout mouillés, pour faire claquer leurs becs et produire ces sons sous un tel ciel de plomb, avec tant de zèle, de douceur opiniâtre et de force dans l'abandon, c'était incompréhensible. Mais ce qui l'était encore plus, c'était de voir les gardiens passer la nuit dehors par ce temps, et dormir sur de la paille humide, à peine abrités du vent dans leur cabane pourrie !

⁸⁴ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Souzdal>. Vladimir-Souzdal est le véritable berceau de la Moscovie, après l'éclatement de la Rus' de Kiev (l'autre partie relevant de la Galicie-Volhynie) dû au déferlement mongol. Voir notamment Serhii Plokhyy, *Aux portes de l'Europe, histoire de l'Ukraine*.

⁸⁵ C'est lui le gardien du jardin.

Ces gardiens étaient au nombre de trois, tous malades. L'un d'eux, un homme encore jeune, ancien boulanger à présent va-nu-pieds, se plaignait d'avoir la fièvre ; l'autre, Mitrophane, également gueux, était phtisique, bien qu'à l'écouter, il n'avait rien, « juste un peu froid entre les ailes » ; Akim souffrait de la « cécité des poules⁸⁶ » : à cause de sa cachexie, il voyait mal au crépuscule. Lorsque Kouzma s'approcha, le boulanger, pâle et affable, était à croupetons à côté de la cabane et, les manches d'une blouse de femme ouatée retroussées sur ses bras maigres et sans force, il rinçait du millet dans un bol de bois. Mitrophane, le phtisique, homme de petite taille, large d'épaules et le teint bistre, entièrement en haillons, portant des savates éculées, dures comme de vieux sabots de cheval, se tenait auprès du boulanger et, levant les épaules, il regardait son travail de ses yeux marron, brillants, élargis et sans expression. Akim avait ramené son seau et allumait un feu, soufflant, en face de la cabane, dans un fourneau creusé à même la terre. Il entrait dans la cabane pour y prendre les bottes de pailles un peu sèches et retournait au feu allumé sous la marmite et dégageant une fumée odorante, le tout en marmonnant quelque chose, la respiration sifflante, et en opposant un sourire énigmatique et une nonchalance railleuse aux moqueries de ses compagnons, leur clouant parfois le bec avec une habileté mordante. Cependant, Kouzma fermait les yeux et écoutait tantôt leur causerie, tantôt les rossignols ; il était assis sur un banc humide à côté de la cabane, éclaboussé de gouttelettes glaciales lorsque un coup de vent humide redescendait l'allée sous le ciel sombre, grondant et tressaillant, traversé d'éclairs livides. Il ressentait, au creux de l'estomac, les tiraillements de la faim et du tabac. Le brouet, lui semblait-il, ne serait jamais prêt, et la pensée ne le quittait pas qu'il lui faudrait peut-être lui-même, tout comme ces gardiens, mener cette vie de bête sauvage... Il était agacé par les coups de vent, le tonnerre monotone dans le lointain, les rossignols et la voix grasseyante, à la fois nonchalante et caustique, lente et grinçante d'Akim.

— Tu d'vrais au moins t'acheter une p'tite ceinture, mon p'tit Akim, dit pour blaguer le boulanger avec une feinte simplicité, avec un coup d'œil à Kouzma pour engager celui-ci à écouter Akim.

— Attends un peu, répliqua celui-ci avec sa nonchalance railleuse, en retirant avec une louche du liquide écumant du chaudron bouillant. Quand nous aurons fait notre temps chez le patron cet été, je t'achèterai des bottes qui craquent.

— « Qui craquent » ! Je ne t'ai rien demandé.

— Vois un peu tes savates !

Et Akim goûta soigneusement une cuillerée de liquide.

Le boulanger se troubla et soupira :

— Où qu'on porterait des bottes, nous autres ?

⁸⁶ Nyctalopie.

— En voilà assez, dit Kouzma. Dites-moi plutôt comment vous vous régalez, ici. Vous ne mangez tout de même pas cette soupe jour après jour ?

— Tu voudrais quoi, toi ? Du poisson, du jambon ? demanda Akim sans se retourner, tout en léchant la louche. On aurait rien contre : cinquante grammes de vodka, trois petites livres⁸⁷ de silure, un petit talon de jambon, une coupe de fruits... Et ceci n'est pas une soupe, cela s'appelle de la bouillie claire.

— Et de la soupe aux choux, aux pommes de terre, vous en faites ?

— De la soupe aux choux, mon ami, on en a eu ; et fallait la voir ! On en jetait sur un chien, le poil se détachait !

— Kouzma hocha la tête :

— C'est d'être malade qui te rend si méchant ! Tu devrais te soigner, au moins un peu...

— Akim ne répondit pas. Le feu s'était déjà éteint, une petite montagne de braise rougeoyait sous la marmite ; le jardin s'assombrissait de plus en plus, et les éclairs bleus accompagnant les coups de vent qui gonflaient la chemise d'Akim se mirent à éclairer les visages d'une lueur pâle. S'appuyant sur un bâton, Mitrophané était assis à côté de Kouzma ; le boulanger, lui, siégeait sur une souche, au pied d'un tilleul. En entendant les derniers mots de Kouzma, le boulanger devint sérieux.

— Moi, je crois, dit-il avec une tristesse résignée, que tout se fait selon la volonté du Seigneur. Si le Seigneur ne t'accorde pas la santé, aucun docteur ne pourra te venir en aide. C'est Akim qui est dans le vrai quand il dit qu'on n'meurt pas avant l'heure de sa mort.

— Les docteurs ! lui fit écho Akim, regardant les braises et prononçant de façon particulièrement mordante le mot : les *dokhteuggs*⁸⁸ ! Les docteurs, mon ami, veillent à leur poche. C'te docteur-là, pour ce qu'il a fait, je lui sortirais bien les tripes !

— Ils ne pensent pas tous à leur poche, dit Kouzma.

— Je les ai pas tous vus.

— Alors ne raconte pas de bobards, si tu les as pas tous vus, dit sévèrement Mitrophané.

⁸⁷ La livre (*fount*, ici ukrainisée : *khount*) faisait 450 grammes.

⁸⁸ Reprise du grasseyement indiqué plus haut, que l'auteur a sans doute renoncé à infliger tout du long à ses lecteurs...

— Mais à ce moment, Akim perdit brusquement sa sérénité railleuse. Écarquillant ses yeux d'épervier, il se mit soudain debout et s'exclama, emporté comme un idiot :

— Quoi ? Que je ne raconte pas de bobards ? C'est toi qui as été à l'hôpital ? Hein ? Moi, j'y ai été ! Sept jours, que j'y suis resté, tu crois qu'il m'a donné des petits pains, ton docteur ? Hein ?

— Tu es vraiment idiot, le coupa Mitrophane. On ne donne pas de petits pains à tout le monde : ça dépend de la maladie.

— Ah ! Ça dépend de la maladie ! Eh bien, qu'il s'étouffe avec, qu'il s'en fasse péter le bide ! cria Akim.

Et, avec des regards furibonds, il lança la louche dans la *bouillie claire*, et alla dans la cabane.

Là, la respiration sifflante, il alluma une petite lampe et la cabane se fit accueillante. Puis il tira des cuillers de quelque cachette sous le toit et les lança sur la table en criant : « Eh ben, quoi, apportez la soupe ! » Le boulanger se leva et alla chercher la marmite. « Vous êtes le bienvenu », dit-il en passant à côté de Kouzma. Mais Kouzma demanda juste du pain, sur lequel il mit du sel et, le mâchant avec délices, il retourna à son banc. Il faisait tout à fait nuit. La clarté bleu pâle s'élargissait, tombant plus vivement et plus rapidement sur les arbres bruissants, comme si le vent l'insufflait, et le feuillage d'un vert éteint devenait un instant, à chaque éclair, visible comme un plein jour, et l'instant d'après une obscurité sépulcrale retombait. Les rossignols s'étaient tus, un seul continuait avec une force mélodieuse à faire claquer son bec et à filer ses trilles, juste au-dessus de la cabane⁸⁹. « Ils ne m'ont même pas demandé qui j'étais, ni d'où je venais ! » songeait Kouzma. Peuple, va au diable ! » et, par plaisanterie, il cria en direction de la cabane :

— Akim, tu ne m'as même pas demandé qui j'étais, ni d'où je venais !

— Est-ce que j'ai besoin de toi, moi ? répondit Akim.

— Je lui demande autre chose, moi, fit la voix du boulanger – il espère recevoir combien de terre de la Douma ? qu'en penses-tu, mon p'tit Akim ? Hein ?

— Je ne suis pas un homme d'écritures, dit Akim. tu verras ça mieux d'après le fumier.

Le boulanger fut sans doute décontenancé une nouvelle fois : le silence régna quelques instants.

⁸⁹ On trouve déjà la description de l'oiseau qui ne veut pas s'endormir chez Tourguéniev, dans un chapitre des *Mémoires d'un chasseur...*

— Il dit ça rapport à nous autres, déclara Mitrophane. Je racontais l'autre jour comment à Rostov les gens pauvres, le prolétariat, quoi, échappaient à l'hiver en se mettant dans le fumier...

— Ils quittent la ville, riposta gaiement Akim, et hop ! dans le fumier ! Ils s'enfouissent dedans aussi bien que les cochons, ça leur est bien égal.

— Idiot ! réplique d'un ton tranchant Mitrophane. Qu'as-tu à rigoler ? En cas de misère, on s'enterre !

Baissant sa cuiller, Akim le regarda d'un air ensommeillé. Et soudain, s'emportant de nouveau, il ouvrit ses yeux vides d'épervier et s'écria avec fureur :

— Aha ! La misère ! Tu veux travailler à l'heure ?

— C'est ça ! cria à son tour avec fureur Mitrophane, gonflant ses narines de Dahoméen⁹⁰ et, de ses yeux étincelants, regardant Akim dans le blanc des yeux. Vingt heures à vingt kopecks de l'heure ?

— Aha ! Tu voudrais p'têt' un rouble de l'heure ? T'es drôlement gourmand, gare à ta bedaine !

Mais la querelle s'apaisa aussi vite qu'elle s'était allumée. La minute suivante, Mitrophane disait tranquillement, en se brûlant avec la soupe :

— Lui n'est pas gourmand, tiens ! Ce diable aveugle-là se pendrait près de l'autel pour un kopeck. Le croiriez-vous, il a vendu sa femme pour quinze kopecks ! Ma parole, je ne blague pas. Chez nous, là-bas, à Lipietsk⁹¹, il y a un petit vieux, Pankov, qu'il s'appelle, lui aussi était jardinier, autrefois, maintenant il s'est retiré et il aime beaucoup ça...

— Alors, Akim aussi est de Lipietsk ? demanda Kouzma.

— Du village de Stoudenka, dit Akim avec indifférence, exactement comme si l'on ne parlait pas de lui.

— Il vit avec son frère, confirma Mitrophane. Ils possèdent en commun l'habitation et la terre, mais comme c'est une sorte d'idiot, sa femme, évidemment, s'est barrée ; et elle s'est enfuie précisément à cause de cette affaire-là : il avait passé un marché avec Pankov, pour quinze kopecks il le laissait venir, la nuit, à sa place dans la chambre – et il l'a fait.

Akim restait silencieux, tapant sur la table à petits coups avec sa cuiller et regardant la lampe. Il s'était rassasié, s'était essuyé la bouche et pensait maintenant à quelque chose.

⁹⁰ Rappel : le Dahomey s'appelle de nos jours le Mali.

⁹¹ Où Kouzma a travaillé, voir page 7 et les suivantes.

— Raconter des craques, mon p'tit gars, finit-iiil par dire, c'est moins fatigant que de labourer. Et même si je l'avais laissé venir, elle, c'est-y un tissu qui déteint ?

Et, tendant l'oreille, il eut un large sourire, et son petit visage de Souzda⁹² exprima une joie mêlée de tristesse et se couvrit de rides dures, ligneuses.

— On lui tirerait bien un coup de fusil ! dit-il d'une voix particulièrement grinçante et grasseyante. Y ferait une belle culbute !

— De qui parles-tu donc ? demanda Kouzma.

— Mais de ce rossignol, tiens...

Kouzma serra les dents et dit, après un instant de réflexion :

— Tu es une sale rosse de moujik. Une brute.

— Alors baise-moi le c... à la minute, répondit Akim. Puis il eut un hoquet et se souleva :

— Eh bien, quoi, on laisse la lampe allumée pour *guien*⁹³ ?

Mitrophane commença à se rouler une cigarette, le boulanger à ranger les cuillers ; quant à Akim, il se leva complètement de table, tourna le dos à la lampe et se signa précipitamment trois fois, s'inclina profondément dans un coin sombre de la cabane, secoua ses cheveux couleur de lin et, relevant son visage, se mit à chuchoter une prière. Il faisait une grande ombre qui tombait sur des caisses en planches et se fragmentait. Il se signa de nouveau en hâte, s'inclina une fois encore profondément – et Kouzma lui jeta un coup d'œil déjà empreint de haine. Voilà Akim qui prie — allez donc lui demander s'il croit en Dieu : ses yeux d'épervier sauteraient hors de leurs orbites ! Est-ce qu'on le prendrait pour un Tatar ?

Il lui semblait que cela faisait un an qu'il avait quitté la ville, et qu'à présent il ne pourrait jamais y revenir. Sa casquette humide lui pesait, ses pieds glacés lui faisaient mal, dans les bottes sales qui les serraient. En une journée, son visage s'était tanné et lui brûlait. Se levant de son banc, Kouzma alla à la rencontre du vent humide, vers le portail donnant sur les champs, vers la friche d'un ancien cimetière depuis longtemps abandonné. Une faible lueur sortant de la cabane tombait sur la boue, mais, dès que Kouzma s'éloigna, Akim souffla sur la lampe, la lueur s'éteignit, ce fut la nuit complète. Un éclair bleuâtre brilla soudain avec plus d'audace, découvrant tout le ciel, et le jardin dans toute sa profondeur, jusqu'aux derniers sapins, près des bains, puis retomba d'un coup une noirceur à donner le vertige. Et de nouveau le tonnerre gronda au loin, assourdi. Resté un moment à

⁹² C'est-à-dire de la Russie médiévale, voir la note 84.

⁹³ Nouveau signalement du grasseyement plusieurs fois évoqué.

attendre, et ayant aperçu une vague lueur à travers le portail, Kouzma s'engagea sur la route passant le long d'un remblai, à côté de vieux tilleuls et de vieux érables tout bruissants, et se mit à déambuler lentement d'un côté à l'autre. La pluie se remit à tomber sur ses mains et sur sa casquette. Et, de nouveau, les ténèbres s'ouvrirent en grand, les gouttes de pluie scintillèrent et, sur le terrain vague, dans une clarté d'un bleu funèbre, se découpa la silhouette d'un cheval mouillé à la fine encolure. Un champ d'avoine à la verdure métallique et blême se montra fugitivement au-delà de la friche, sur un fond d'encre, le cheval leva la tête et Kouzma prit peur. Il revint sur ses pas, vers le portail. Lorsqu'il parvint à tâtons aux bords, bâtis au milieu d'une sapinière, l'averse qui tombait par terre devint si forte que, comme dans son enfance, d'effrayantes idées de déluge lui passèrent par la tête. Il frotta une allumette, vit de larges planches de couchage près d'une petite fenêtre et, roulant son caftan, le jeta au chevet. Il grimpa dans le noir et s'étendit sur les planches avec un profond soupir, se mettant sur le dos comme le font les vieillards, et il ferma ses yeux las. Mon Dieu, quel pénible et inepte voyage ! Et comment avait-il fait pour se retrouver là ? Dans la demeure seigneuriale règne aussi l'obscurité, à présent, et les miroirs réfléchissent à la dérobée les éclairs dans leur vol... Dans la cabane, sous la pluie battante, Akim dort... Bon, dans ces bords, bien sûr, on avait vu le diable plus d'une fois : Akim croit-il au moins au diable comme il se doit ? Non. Il raconte tout de même avec assurance que son défunt grand-père – inmanquablement son grand-père, défunt sans faute – était allé un jour prendre de la balle dans la grange, et y avait trouvé le diable installé comme chez lui sur une barre d'attelage, les jambes enlacées, hirsute comme un chien... Avançant un genou, le poignet sur le front, Kouzma, soupirant, angoissé, commença à s'assoupir...

Il avait passé l'été à espérer un emploi. Ses rêves de vergers s'avéraient stupides. Rentré en ville et ayant mûrement considéré sa situation, il se mit à chercher une place de commis, d'employé de bureau ; puis il fut prêt à accepter n'importe quel travail, pourvu qu'il lui procurât un bout de pain. Mais recherches, démarches et demandes étaient vaines. En ville, il passait depuis longtemps pour un grand original. L'ivrognerie et l'oisiveté avaient fait de lui un objet de risée. Sa façon de vivre avait d'abord suscité l'étonnement, avant de devenir suspecte. c'était juste : où avait-on vu un bourgeois⁹⁴ de son âge vivre à l'auberge, célibataire et indigent comme un joueur d'orgue de Barbarie, avec pour tout bien un petit coffre et un lourd et vieux parapluie ? Et Kouzma commença à se regarder dans la glace ; en effet, quel est cet homme devant lui ? Un type qui passe la nuit dans une salle commune, au milieu d'étrangers, des arrivants et des partants, qui le matin se traîne en pleine chaleur au marché, au cabaret, en essayant d'entendre parler de places vacantes ; qui dort après le repas, puis, assis près d'une fenêtre, lit, regarde la blancheur poussiéreuse de la rue et l'azur du ciel que la chaleur fait pâlir... Pour qui et pour quoi est donc sur terre ce bourgeois amaigri et dont la faim et les sévères pensées ont déjà fait blanchir les cheveux, qui se dit anarchiste et ne sait pas expliquer clairement le sens de ce mot, anarchiste ? Il est assis, il lit ; le voilà qui soupire, qui fait le tour de sa chambre ; il s'accroupit, ouvre le cadenas de son coffre ; il remet de l'ordre parmi des brochures et des manuscrits délabrés,

⁹⁴ Rappel : ce terme a plus le sens de « petit-bourgeois » – commerçant ou artisan.

deux ou trois chemises russes au tissu passé, une vieille redingote à longues basques, un gilet, un acte de naissance aux trois quarts effacé... Et que faire, à présent ?

Et l'été se traîna interminablement. La ville connaissait une sécheresse infernale. Le soleil incendiait le bâtiment d'angle de l'auberge. La nuit, on étouffait au point que le sang faisait battre les têtes et qu'on était réveillé par le moindre bruit arrivant des fenêtres ouvertes. Mais dans le fenil, il n'y avait pas moyen de dormir à cause des puces, du cri des coqs et de la puanteur du fumier proche. Kouzma rêva tout l'été de partir à Voronej. Pouvoir, ne serait-ce qu'entre deux trains, se promener un peu dans les rues de Voronej⁹⁵, voir les peupliers si bien connus et cette maisonnette bleue en dehors de la ville... Mais à quoi bon ? dépenser dix ou quinze roubles et ensuite se priver de chandelle et de petits pains ? Et puis, c'était honteux, pour un vieillard, de s'abandonner à des souvenirs d'amour. Et Klacha⁹⁶, était-elle vraiment sa fille ? Il l'avait aperçue deux ans plus tôt, assise à la fenêtre, en train de broder, un joli minois, modeste, mais elle ressemblait seulement à sa mère...

Vers l'automne, Kouzma s'était convaincu qu'il devait impérativement : ou bien visiter des lieux saints, aller dans quelque monastère, ou bien se trancher la gorge. L'automne arriva. Cela sentait déjà la pomme et la prune, au marché. Les lycéens revenaient. Le soleil commençait à se coucher derrière la place aux Copeaux : en sortant par le portail, le soir, et en traversant le carrefour, c'était un éblouissement : à gauche, la rue entière, donnant au loin sur la place, baigne dans une lumière basse, d'un éclat chagrin. Derrière les palissades, les jardins sont poussiéreux et pleins de toiles d'araignée. Voici que Polozov⁹⁷ vient à sa rencontre, il porte son macfarlane, mais a troqué son chapeau contre une casquette à cocarde⁹⁸. Le jardin municipal est désert. La conque de l'orchestre est fermée de planches, le kiosque où l'on vendait cet été du koumis⁹⁹ et de la limonade, l'est aussi, de même que la buvette en planches. Un jour, assis près de cette conque, Kouzma fut saisi d'un tel ennui de vivre qu'il se mit pour de bon à songer au suicide. Le soleil se couchait, la lumière était rougeâtre, de petites feuilles roses voletaient au-dessus de l'allée, il soufflait un vent froid. À la cathédrale, on sonnait pour la vigile¹⁰⁰, et ce son régulier et profond d'un samedi de province était, pour l'âme, une douleur insupportable. De dessous la conque des musiciens, s'entendit soudain une toux geignarde... « Motka », se dit Kouzma. Et c'était bien lui : de dessous l'escalier sortit Motia - Tête-de-Canard¹⁰¹. Il portait des bottes fauves de soldat, un uniforme

⁹⁵ Rappel : c'est la ville natale de Kouzma et de Tikhon... Le début de cette deuxième partie nous l'a précisé.

⁹⁶ Diminutif affectueux de Klavdia, Claudie...

⁹⁷ Le personnage a été décrit page 14.

⁹⁸ Cocarde de fonctionnaire.

⁹⁹ lait fermenté : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Koumis>

¹⁰⁰ Au-delà des vêpres : le samedi soir ou la veille de fêtes.

¹⁰¹ Voir la première partie, page 28.

de lycéen très long et couvert de farine – le marché s’en était visiblement donné à cœur joie – et un chapeau de paille maintes fois passé sous des roues. Sans rien voir, crachant et titubant sous l’effet de sa gueule de bois, il passa à côté de Kouzma. Retenant ses larmes, celui-ci lui lança :

– Motia ! Arrive ici, on va bavarder, fumer...

Et Motia revint sur ses pas, s’assit sur le banc ; à moitié assoupi, remuant les sourcils, il se mit à rouler une cigarette, mais il ne semblait pas bien comprendre qui était assis à côté de lui, se plaignant de sa destinée...

Mais le surlendemain, ce même Motia apporta à Kouzma le billet de Tikhon.

Fin septembre, Kouzma alla s’installer à Dournovka.